

Jean Désy à Jacques Poulin

Jean Désy

Numéro 131, novembre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65472ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Désy, J. (2011). Jean Désy à Jacques Poulin. *Moebius*, (131), 113–116.

Cher Jacques Poulin,

C'est à vous que j'ai choisi d'écrire cette lettre à un écrivain vivant, vous qui habitez ces années-ci non loin du Vieux-Québec, ce lieu que vous évoquez avec tant d'affection dans vos romans.

Je ne vous ai jamais rendu visite à Québec, cher écrivain, même si j'ai eu la chance de vous connaître un peu, de correspondre avec vous à quelques reprises, oh, de simples messages, et pourtant, j'ai souvent pensé à vous, grâce à la littérature que vous avez créée, en vous faisant lire par mes étudiants, en leur faisant découvrir tout particulièrement *Le vieux chagrin*, l'œuvre que j'ai le plus relue et méditée, bien que, cher Jacques Poulin, tous vos livres m'aient touché. Tous, ils ont su m'atteindre, dans mon âme de nordique et d'aventurier, même si, comme vous, j'ai passé une bonne partie de ma vie sur les bords du Saint-Laurent. Je n'ai qu'à me remémorer l'atmosphère des *Grandes marées*, du *Vieux chagrin* ou de *La tournée d'automne* pour me rendre compte que vous avez admirablement parlé du fleuve et de ses rivages.

Je vous écris et je me souviens de notre seule rencontre, un après-midi, c'était il y a longtemps, à Paris. Vous viviez alors dans une petite, une toute petite chambre. Vous m'aviez dit que parfois, certains jours, vous n'arriviez à écrire qu'un quart de page, peut-être une demi-page, malgré des heures de labeur, et que vous n'acceptiez de continuer que lorsque vous aviez trouvé les mots les plus justes pour cette page. Plus tard, dans *Les grandes marées* ou *La traduction est une histoire d'amour*, j'ai reconnu que vous redisiez la même chose par la voix de vos narrateurs. Chaque fois, je me suis fait cette réflexion : comme il a

raison de rechercher le mot juste. Comme il a raison de toujours viser la justesse du ton, car c'est cette justesse qui importe, plus que tout, plus que les abracadabrances de toutes les histoires inventées.

Pour parvenir à prendre contact avec vous, à Paris, je vous avais fait parvenir un petit conte d'inspiration viking que je venais de publier. C'est d'ailleurs ainsi que j'avais pu passer quelques heures en compagnie d'Anne Hébert, dans son appartement, situé à peu de distance de Notre-Dame, et que j'avais connu Claire Dé, qui venait de faire paraître *Le désir comme catastrophe naturelle*.

J'ai eu le privilège de vous parler d'homme à homme, tout calmement. C'est à ce moment que je vous ai appris que j'avais vécu sur la Côte-Nord du Québec, dont quatre années à Havre-Saint-Pierre, et que trois de mes enfants étaient nés dans ce pays. C'est peut-être pourquoi, un jour, vous m'avez écrit alors que vous vous apprêtiez à partir pour un voyage qui allait mener à la publication de *La tournée d'automne*. Avez-vous fait le « vrai » voyage nord-côtier en Westfalia? Qu'importe... Je sais cependant que vous aimez beaucoup les « West ».

Avec *Volkswagen blues* sur les genoux, j'ai moi aussi entrepris une grande tournée américaine avec ma copine. L'idée nous était venue de vagabonder un peu partout en Amérique du Nord, non pas dans un Westfalia, mais en tirant une petite roulotte. Que de fois, pendant ce périple de 25 000 kilomètres, nous avons évoqué des lieux devenus mythiques grâce à votre roman. Nous étions partis sur vos traces, non pas dans l'espoir de retrouver un frère perdu, mais pour rêver et écrire et chanter, à notre rythme, tout en découvrant la splendeur des nuages du Colorado. Lors d'une seconde grande virée, un an plus tard, nous avons cette fois connu Michillimakinac, le *rocher de la Famine* sur les bords de l'Illinois, *Chimney Rock* qui domine les plaines environnantes de ses 150 mètres, sur la piste de l'Oregon, que nous avons suivie jusqu'à Scotts Bluff. Les *rangers* nous ont regardés d'un drôle d'air lorsque nous avons demandé à voir les ornières laissées par les chariots des pionniers! Puis, pris par notre propre voyage, nous sommes montés jusqu'au Yukon avant d'atteindre le cercle polaire alaskien, au nord de Fairbanks.

J'écris, je vous écris, et si jamais vous lisez cette missive, vous vous direz peut-être : mais, ce bougre d'homme, c'est qu'il me copie ! Parti pour l'Ouest en franchissant le Mississippi, pareil comme moi, et en compagnie d'une Grande Sauterelle ! Mais vous saurez bien que je n'ai été qu'inspiré par vos livres. Votre âme, si souvent personnifiée par Jack Waterman, m'a parlé et me parle, encore et encore.

Le mieux qu'un écrivain puisse faire, c'est de nous inspirer, parfois grâce à une simple phrase placée quelque part comme une agate sur une plage, parfois grâce à la beauté de tout un chapitre. Tous, écrivailleurs, nous « copions » ou tentons de copier ou de recopier ce que nos mentors nous révèlent de la meilleure part de nous-mêmes.

Ma meilleure part à moi, je m'en suis rendu compte avec le temps, elle demeure voyageuse et nomade et perpétuellement en quête. Ma meilleure part, elle est aussi constamment amoureuse, comme cela arrive si souvent au personnage de Jack.

J'ai une confiance à vous faire, cher écrivain : dans tout le corpus de la littérature québécoise et même mondiale, je n'ai pas trouvé de voix plus tendre que la vôtre. Jamais je n'ai perçu une voix si juste pour dire les choses de l'affection humaine, pour évoquer les amours effleurées, jamais hurlées, des amours « anima », oserais-je dire en reprenant un terme jungien, des amours sans cris ni grognements, des amours de fond qui finissent même par dépasser l'amour-passion. Je songe à cette tendresse émouvante qui émane des *Yeux bleus de Mistassini*, ce roman à l'histoire simple, mais qui dit que sans la tendresse, Éros peut tout détruire. Sans vos livres, peut-être n'aurais-je jamais vraiment compris ce que voulait dire le mot « tendresse ».

Je parle souvent de vous, comme ça, au fil de mes conversations. Je me souviens du premier de vos romans que j'ai découvert : *Le cœur de la baleine bleue*. J'avais lu ce livre pendant une garde de nuit alors que je pratiquais dans une urgence très achalandée, en même temps que j'avais entrepris des études en littérature et en philosophie. Le personnage du malade, dans ce livre, comme il a été mon ami, lui et son cœur troublé de peine et de solitude.

À mes étudiants, je dis que la compassion ne peut s'apprendre sur le mode de la rationalité. On entre en compassion avec les autres, nos semblables, un peu comme on entre en prière lorsqu'une aurore boréale de Grand Nord nous apparaît au-dessus de la tête. Après avoir terminé *Le cœur de la baleine bleue*, une fois le livre refermé, j'ai gardé en moi un sentiment de grande compassion, la compassion étant cette seule qualité qui puisse véritablement donner de la Qualité au monde (au sens où l'entend Pirsig dans *Le traité du zen et de l'entretien des motociclettes*).

Un jour, avec mes fils, lors d'un automne venteux, j'ai mis mon petit bateau à l'eau à partir du quai de Saint-François, sur l'île d'Orléans, dans l'espoir de peut-être chasser une ou deux oies blanches. Je voulais faire plaisir à mon aîné qui rêvait d'une chasse sur le fleuve. Mais les vagues, rapidement, sont devenues énormes. Le vent était fou. Nous avons fini par nous abriter sur la face nord de l'île aux Ruaux. En longeant un peu plus tôt l'île Madame, instantanément, j'avais revécu plusieurs scènes tirées des *Grandes marées*. Est-ce que je naviguais sur le fleuve en me prenant pour Teddy, l'un de vos personnages? Peut-être...

Jean Désy